



*VOUS VERREZ*

*DU PAYS ...*

*Patrick GUBRY*

Décembre 1973

*Le deuxième passage de l'Observation Permanente Pilote des faits démographiques se déroule dans le canton de Tchéré au Nord-Cameroun. A la suite du passage précédent, six mois auparavant, j'avais établi une fiche pour chacun des habitants du canton dans le but de classer ultérieurement les fiches de chaque village ou de chaque quartier l'une par rapport à l'autre dans l'ordre de leur ancienneté, au cours d'une discussion avec une personne âgée, susceptible de connaître le maximum de monde. L'objectif était de tester une nouvelle méthode de détermination des âges, puisque l'âge est très mal estimé en l'absence d'état civil et constitue une variable fondamentale en analyse démographique.*

*J'ai donc pris rendez-vous avec chacun des anciens, préalablement identifiés, pour effectuer le classement des fiches. Le travail était en cours dans le village de Mékeri, où la taille des quartiers imposait un classement par quartier. A mon arrivée au rendez-vous de la journée, je remarque une effervescence inhabituelle dans le village. De partout accourent des hommes en armes, les uns avec un arc et des flèches, les autres munis d'une lance et d'un bouclier en peau de bœuf, d'autres encore avec un solide bâton. Leur caractéristique commune est qu'ils ne semblent pas être de première jeunesse ; à la vérité, en voyant claudiquer la plupart et même avancer à cloche-pied l'un d'entre eux, on serait tenté de les classer plutôt parmi les personnes du troisième âge, terme peu répandu sur place et pour cause, puisque cette catégorie de la population est ultra minoritaire dans une région à si forte mortalité. Les jeunes de leur côté se sont rassemblés goguenards et contemplant les événements les mains dans les poches, peu pressés de risquer leur peau dans cette affaire qui mobilise tant leurs aînés.*

*Mais qu'est-ce qui les fait donc gesticuler de la sorte en vociférant ? On m'explique qu'une scène de ménage a eu lieu ; la femme s'est sauvée de chez son mari en courant en direction de son village d'origine, situé juste en face, sur l'autre rive du mayo Ranéo (cours d'eau à écoulement temporaire de type oued) ; malheureusement le mari a rattrapé sa femme et l'a tuée.*

*Nous sommes donc en présence d'une sorte de vendetta, car les hommes du village de l'épouse menacent de traverser à leur tour le mayo et veulent à tout prix tuer également un ressortissant de Mékeri. D'ailleurs, ne sont-ils pas déjà massés sur l'autre rive ?*

*Un peu candide, un ancien m'aborde : « Alors on commence ? » (sous-entendu le classement des fiches). Je pense quant à moi que le moment présent n'est pas forcément le mieux choisi. Un autre me suggère d'aller chercher le sous-préfet. Celui-ci se trouve à Méri, à une vingtaine de kilomètres par une route en terre. Nous y allons.*

*Le sous-préfet est un jeune peul, sorti de l'École Nationale d'Administration et de Magistrature de Yaoundé. Il occupe un de ses premiers postes et prend son travail à cœur, de manière remarquable. Il se considère comme un agent de développement et ne rechigne pas à aller sur le terrain. « Ah, ces Kirdi [terme un peu péjoratif pour désigner les non-musulmans], ils n'ont pas la tête ; ils ne pensent qu'à se battre ». Après cette forte pensée, il saute dans sa Land Rover châssis-court, couleur kaki, à immatriculation administrative, en direction du champ de bataille présumé.*

*Nous revenons sur les chapeaux de roues sur le terrain. Heureusement, rien de grave ne semble s'être produit depuis mon départ. Deux groupes de vieillards en armes se font face de part et d'autre du mayo en s'injuriant. Le sous-préfet commence à chercher à calmer tout ce monde et ne tarde pas à apprendre que le meurtre a eu lieu une fois que la femme avait franchi le milieu du mayo. Il est visiblement soulagé. Ouf, l'enquête va incomber au sous-préfet de Mora, dont l'arrondissement commence à cet endroit-là.*

Janvier 1975

*Le quatrième colloque de démographie africaine vient de prendre fin à Ouagadougou. L'avion d'UTA qui doit me ramener de Ouaga à Abidjan a pris du retard et nous risquons de manquer la correspondance avec Cameroon Airlines dans la capitale ivoirienne. Je voyage avec L. S., encore plus connu dans les milieux de la politique sénégalaise que dans ceux de la*

démographie internationale, et qui ne manque pas de courage dont il aura grand besoin, ainsi qu'avec S. L., un de nos « anciens », que j'écoute volontiers admiratif, sauf en avion, car il a quelques mésaventures dramatiques à raconter qu'il vaudrait mieux entendre les pieds sur terre.

Par bonheur, les autorités aéroportuaires font se garer côte à côte le DC8 d'UTA et le 737 de Cameroon Airlines pour accélérer la correspondance et on nous demande de passer directement d'une passerelle à l'autre sur la piste. Petit engorgement où l'on voit surgir un groupe de policiers ivoiriens escortant cinq jeunes anglophones menottés, dont nous ne tardons pas à apprendre que leur nationalité est nigériane et qu'ils sont expulsés sur Lagos. La police a d'ailleurs confisqué leurs passeports et les a confiés aux mains de l'équipage, avec mission de ne les remettre qu'à la police nigériane à l'escale de Lagos.

Les jeunes « bandits » refusent de monter. « Everybody will die ! » s'écrit l'un d'eux. Je regarde autour de moi : cela vaut-il vraiment la peine de monter dans cet engin ? Qu'avaient-ils bien pu commettre comme « crime » ? Simple « situation irrégulière » ? Dieu sait que la peine de mort est fréquemment appliquée au Nigeria : et s'ils n'avaient plus rien à perdre ? En plus, une tentative de détournement d'avion, ça va chercher loin. J'observe les bagages en cours de chargement et les passagers qui continuent à embarquer, bien qu'un peu plus lentement. C'est trop bête, je ne cherche ni à me singulariser, ni à perdre ma valise. Je décide de rester. Les « bandits » poussés par la police, se retrouvent dans l'avion. Je les suis, poussé par personne.

« Décollage immédiat ». L'avion s'élance majestueux dans un ciel d'azur, ce qui est relativement rare sur la côte d'Afrique de l'ouest (pas le décollage, l'azur...). Magnifique vue sur la lagune et la ville. Soudain, branle-bas de combat vers l'avant de l'appareil : deux des « bandits » viennent de se précipiter vers la cabine de pilotage ; les passagers de première refluent vers l'arrière ; le pilote amorce un demi-tour (pour atterrir à nouveau ?) ; une hôtesse décroche un extincteur ; corps à corps devant la porte de la cabine, les deux « rebelles » sont assommés ; leurs trois camarades n'ont pas bougé ; alerte terminée ; l'avion continue sa route. Ouf.

*Les plateaux-collation sont distribués. « Surtout ne leur donnez pas de couteau ! » avancent certains. Le personnel de cabine a conservé un calme remarquable : « Pas de problème. De toutes façons nous sommes armés, mais ici l'utilisation d'une arme ne se justifiait pas ». D'accord, mais qu'il est bon d'avoir les pieds sur terre !*

*Les jeunes se réveillent tout à fait calmés. Ils ont une bonne tête. Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé ! Comment appelle-t-on cela déjà ? Le syndrome de Stockholm ?*

06 Avril 1984

*Le temps est beau sur Yaoundé ce vendredi matin, à 7 heures quand le réveil sonne. Cela fera une belle journée pour faire la route en direction du village de Sob près de Kumbo, à 400 km, au Cameroun anglophone, où l'un de mes collègues et amis doit se marier demain. Nous avons en conséquence, mon épouse et moi, pris une journée de congés. A 7 heures 10, coup de téléphone de ma mère en provenance de la France : tout se passe bien ici et nous allons partir en week-end pour le mariage. La voiture a été chargée la veille pour prendre la route sans retard.*

*Je sors dans le séjour pour m'apercevoir que la cuisinière n'est pas encore arrivée ; que se passe-t-il donc, elle qui n'a jamais manqué de prévenir ? Tiens, la rue est étrangement déserte ; on se croirait un dimanche... J'en fais la remarque au voisin en train de laver sa voiture dans le jardin. « Pourvu que ce ne soit pas un coup d'État ! », me lance-t-il. Prémonition ou simple plaisanterie ? La réponse ne tarde pas à venir. Une amie habitant un peu plus haut, tout près de l'aéroport, dont notre maison n'est elle-même éloignée que de 800 mètres, arrête brutalement sa voiture devant notre portail, dans « tous ses états » : elle partait au travail et des militaires lui ont fait signe de s'arrêter en arrivant au centre ville ; comme elle tardait à s'exécuter, ils lui ont « tiré dessus » (probablement en l'air...). Comme pour confirmer ses dires, des chars montent vers l'aéroport. Il est grand temps que chacun rentre chez soi.*

*Des coups de feu sont maintenant nettement audibles dans la direction de la ville. Curieusement, une file de personnes se hâte vers cette direction sur le trottoir d'en face. « Où allez-vous comme ça ? » demande un gardien de nuit posté sur le trottoir ; « Je fuis la guerre, mon frère », lui répond un passant. Diantre, ça a l'air de se gâter. Nous apprendrons plus tard qu'il s'est agi des habitants du quartier situé au-delà de l'aéroport, qui ont préféré se mettre à l'abri, car les putschistes étaient en train de prendre position le long de la route de Mbalmayo, localité située à 45 km au sud, pour « accueillir » les militaires loyalistes susceptibles de faire route vers la capitale. Au même moment et plus logiquement, une colonne ininterrompue de personnes chargées de bagages se dirige en direction de la campagne le long de la voie ferrée située dans la vallée. Il n'est plus question pour nous de quitter la ville et nous devons malheureusement abandonner l'idée de nous rendre au mariage, car cela aurait demandé de traverser la ville pour sortir en direction du nord, en passant par le palais présidentiel. Et quels barrages aurait-il fallu franchir en province ?*

*C'est bien d'un putsch militaire qu'il s'agit. Le téléphone est coupé ; la radio, un moment arrêtée, diffuse maintenant de la musique militaire. Le président Ahidjo avait démissionné en octobre 1982 pour raisons de santé et avait laissé le pouvoir au premier ministre, son successeur constitutionnel, Paul Biya. On a cru comprendre que les choses se sont gâtées quand l'ancien président a voulu recommencer à gérer les affaires en sous-main, s'étant rendu compte que sa santé était moins mauvaise qu'il ne l'avait cru initialement. Une rumeur de remaniement au sein de la garde présidentielle, surarmée et dévouée à l'ancien président, avait mis le feu aux poudres. Cette question avait été visiblement mal gérée par le nouveau pouvoir.*

*Les choses semblent se calmer dans la matinée. Des amis viennent nous rendre visite en provenance du centre-ville. Ils nous apprennent que l'on s'est battu devant le palais présidentiel et autour de la maison de la radio très tôt avant l'aube, mais ici nous n'avons rien entendu. La musique s'arrête pour laisser place à une déclaration des putschistes : le président et le gouvernement, complètement incapables et corrompus, sont renversés. Le style de la*

déclaration et le caractère approximatif du français employé n'augurent rien de bon quant à un éventuel consensus au sein de la population, dans le pays le plus francophone du continent (pour sa partie francophone bien entendu). Les coups de feu redoublent vers le centre. Nous suggérons à nos amis de rentrer rapidement chez eux car leurs enfants sont restés seuls à la maison.

Le repas de midi se passe dans le calme, à la recherche de quelque information sur une radio étrangère, car la radio nationale a de nouveau cessé d'émettre. La table est desservie. Altercation dans la rue au coin de notre jardin. Un chauffeur de taxi veut faire demi-tour. « Ne tirez pas ! » entend-on hurler. Une rafale d'arme automatique se déclenche. Venu voir ce qui se passait, nous courons nous enfermer dans la maison. Pas le temps même de faire entrer le chien, attaché sur la terrasse. Les tirs s'intensifient et se multiplient... ta ta ta... ta ta ta ta. Claquements secs, suivis du sifflement des balles dans toutes les directions. Rien à voir avec les bruitages cinématographiques qui deviennent du coup beaucoup plus doux à entendre. Nous nous allongeons sur le sol dans le couloir qui ne possède pas de fenêtre. Un ralentissement des tirs nous donne l'occasion de constater que le chien n'a absolument pas bronché, contrairement à l'habitude de la plupart de ses congénères, notamment en cas d'orage. Nous envoyons nos trois garçons (6, 4 et 2 ans) faire la sieste. Nous sommes en train de mettre les couches au dernier quand les tirs redoublent. Immédiatement, nous nous plaquons au sol ; l'enfant a instinctivement fait de même ; cela laisse une drôle d'impression.

À la première accalmie, nous descendons au sous-sol dans le but d'évaluer la possibilité d'y passer la prochaine nuit car notre situation, à proximité de l'aéroport, peut facilement se dégrader. Le sous-sol est à moitié enterré car le terrain est en pente ; il offre deux emplacements de voiture et une grande pièce. Nous en obstruons les ouvertures à l'aide de cantines métalliques vides, ce qui pourra permettre de s'y abriter en cas de besoin. Les tirs s'accroissent et se rapprochent dangereusement. Nous décidons de remonter dans la maison où les enfants sont restés seuls. Pour ce faire, il faut contourner tout le bâtiment par l'extérieur, il n'y a pas d'accès direct, ce que nous faisons en courant, pliés en deux. Les balles sifflent de tous côtés.

*Le reste de l'après-midi se passe plus calmement, on ne saurait trop dire pourquoi. Les événements nous donnent l'occasion de faire connaissance avec nos voisins, inquiets de l'absence d'un abri pour la nuit. Nous les invitons bien volontiers à venir dans notre sous-sol en cas de besoin. Il y a toujours un côté positif : jusqu'à présent, nous ne connaissions ces braves gens que par les assiettes qui volaient dans le jardin, ils n'avaient pas l'air toujours d'accord entre eux...*

*En fin d'après-midi, dans un calme total, je crois bon de faire rentrer nos quelques poules, en liberté dans le jardin, dans le sous-sol. J'arpente en conséquence le terrain en frappant dans les mains. Soudain, dans un vrombissement assourdissant, un hélicoptère surgit de derrière la maison, un mitrailleur à la portière faisant feu de tout bois. J'ai juste le temps de plonger derrière un bananier. L'appareil frôle le palmier planté derrière la maison et passe plus bas que celui qui se trouve au fond du jardin. « Il est c... ce mec ! »... Le cri m'a échappé. Il est repris par les enfants accourus à la fenêtre par un mauvais réflexe. C'est « Apocalypse now », mais je me sens du mauvais côté et moins à l'aise qu'au cinéma. Le scénario se reproduit à plusieurs reprises, durant lesquelles j'ai le temps de rejoindre la maison. Nous allumons le poste sur Radio France Internationale. « Les hélicoptères gouvernementaux viennent d'entrer en action dans le quartier de l'aéroport ». Voilà ce qui s'appelle de l'info en direct ! Nous apprendrons plus tard qu'ils cherchaient à déloger les putschistes retranchés dans la vallée derrière la maison.*

*Dès la tombée de la nuit, et de manière assez inattendue, un calme total revient sur le quartier, malgré un largage de parachutistes sur l'aéroport. Le putsch est réprimé définitivement le lendemain. Il aura fait quelques centaines de morts et sera suivi d'une répression féroce. Je me sens un peu mal à l'aise. Mes parents ont pu m'éviter de vivre pareils moments jusqu'à l'âge adulte, alors qu'ils en ont subi de bien pires à tous les âges dans notre Alsace d'origine ; concernant mes propres enfants, je n'y suis point parvenu. Pendant six mois, ils ne dessineront que des chars et des hélicoptères en train de tirer, des soldats en train de se battre et de mourir...*